

« Je ne serai pas un Premier ministre pot de fleur »

- ▶ Charles Michel est la personnalité de l'année pour la rédaction du « Soir ».
- ▶ Entretien avec le Premier ministre qui se dit « serein et, surtout, optimiste ».
- ▶ Sa bonne résolution ? Trouver le temps, en 2015, de communiquer, expliquer les décisions de son gouvernement.

ENTRETIEN

Désigné personnalité de l'année par la rédaction du *Soir*, Charles Michel nous reçoit au Lambermont, à la veille des vacances de Noël. Vendredi, 18 h, la rue de la Loi se vide. Le Premier ministre a récupéré quelques heures dans son agenda débordant parce que Donald Tusk, pour son premier Conseil européen, n'a pas joué les prolongations. Alors, il se pose, prend le temps de répondre aux questions, plus détendu qu'à l'ordinaire.

Vous êtes Premier ministre depuis deux mois et demi. Vous vous êtes fait à la fonction, ou c'est encore un peu déstabilisant ?

(Rires.) *De moins en moins ! Je prends mes marques. Cela a été tout un processus, c'est vrai que ce n'était pas le pronostic le plus vraisemblable avant les élections. Quand le Roi m'a nommé informateur, c'était un moment émouvant parce que je mesurais bien que c'était une lourde responsabilité. J'avais envie de réussir, tout en étant conscient, que ça allait être une mission très difficile. Peut-être que cette difficulté a démultiplié mon envie de travailler de toutes mes forces pour réussir.*

Réussir ne voulait pas dire que vous seriez Premier ministre ?

Non, bien entendu. Comme président de parti, je savais que je serais amené à être un négociateur de premier plan si le MR était à la table. Mais aussi bien avant qu'après les élections, je me voyais plutôt continuer comme président de parti : j'aimais la fonction, j'avais le sentiment d'avoir bien travaillé, d'avoir fait l'unité du

mouvement, d'avoir réussi deux élections, ce qui avait renforcé mon autorité.

C'est la fameuse nuit où Marianne Thyssen est devenue commissaire européenne que vous avez compris que le Seize serait pour vous ?

C'est peut-être un peu avant cette nuit-là que j'ai compris qu'il y avait une possibilité. Pas parce que je le souhaitais ou que je travaillais en ce sens. Mais les quelques jours qui ont précédé cette fameuse nuit, je m'étais posé des questions. J'étais convaincu que le CD&V voulait la fonction de Premier ministre. Mais je recevais du CD&V des signaux très déterminés pour que ce soit Marianne Thyssen qui soit commissaire. Je mettais plutôt ça sur le compte d'une stratégie de négociation du CD&V, mais il y avait quand même un petit doute dans mon cerveau.

Il y a eu un moment où vous vous êtes dit « ça pourrait être moi » ?

Certainement cette nuit-là. En juillet, j'avais clairement dit qu'on voulait le poste de Premier ou celui de commissaire. Il n'y avait pas d'accord pour que le commissaire soit MR et le Premier CD&V, mais c'était quand même le scénario le plus vraisemblable. Mais ce n'était pas un schéma certain. Et je savais que si le poste de Premier revenait au MR, j'étais le mieux placé.

Quand on sait qu'on peut l'être, on doit se protéger de soi-même en négociation, pour éviter de trop penser au poste et d'être moins vigilant ?

Objectivement, je n'ai pas dû faire beaucoup d'efforts sur moi-

même pour avoir cette attitude-là. C'est inhérent à ma nature, j'ai plutôt un tempérament prudent. Quand j'ai compris, cette fameuse nuit, que je venais de faire un pas de géant vers la fonction de Premier ministre, j'ai immédiatement su que ce serait insensé de céder à la tentation, à la pression politique et médiatique, de me dévoiler. J'ai attendu pour me déclarer. Aussi parce que je voulais continuer à réfléchir. Et parce que je voulais d'abord finaliser le budget et le programme du gouvernement.

Dans votre tête, c'était tranché avant que vous ne l'annonciez ?

Oui. Pas la fameuse nuit, mais dans les jours qui ont suivi.

Puis tout s'enchaîne, vous voilà Premier. On a un sentiment bizarre, en arrivant au Seize ?

Oui, oui ! Vraiment ! Je suis passionné par la politique, ça fait quinze ans que je suis engagé, que j'aime cette idée, un peu idéaliste, peut-être un peu naïve, qu'en étant engagé en politique, on essaie de prendre des décisions utiles pour l'avenir, pour la collectivité, pour la société. Et je sais que la fonction de Premier ministre est peut-être la fonction où on peut le plus agir sur le cours des choses. Je ne peux pas nier que j'ai éprouvé cette dimension-là de plaisir. C'est la satisfaction d'être dans la position où je peux le plus influencer les décisions, donner une orientation qui dépasse la gestion quotidienne. C'est passionnant, c'est exaltant. En même temps, et c'est aussi propre à ma nature, ce

sentiment-là est immédiatement contrebalancé par le sens des responsabilités. Et il n'y a pas un moment où on peut se dire « quel bonheur, je savoure », on ne peut

« Je ne suis pas un chewing-gum, je ne vais pas modifier le cap parce que je pense que celui qui est pris est le seul responsable »

pas appuyer sur pause, comme pour un DVD. Ici, c'est directement la bataille qui suit. En plus, dans une configuration tellement inédite que je savais depuis le premier jour que cette coalition allait avoir besoin de plusieurs mois avant qu'il y ait une forme de normalisation. Je savais que ça allait provoquer beaucoup de réactions, beaucoup d'émotions, beaucoup d'incompréhension...

Vous vous attendiez à ce que ça prenne une telle ampleur ?

Ah oui, totalement. Je ne savais pas quelles allaient être les portes d'entrée pour les polémiques, ça, c'est le plaisir d'être en Belgique, il y a toujours des surprises. Mais je m'attendais à l'ampleur des réactions, au niveau de rage, parfois d'hystérie. Je n'ai pas été déçu.

C'est difficile de gérer cela ?

Vous n'avez pas été habitué à ça !

Je n'ai pas été habitué à ça ? Vous trouvez ?

Pas à ce point-là !

Il ne faut pas sous-estimer mon parcours. Ces quinze dernières années, il y a eu une différence entre l'image qu'on a donnée de moi - l'enfant prodige, le fils de privilégiés - et les coups que je me suis pris. Je me suis trouvé très jeune dans les responsabilités : ministre à 25 ans, pré-

sident de parti dans une vraie élection interne. Peut-être que ça ne s'est pas beaucoup vu mais j'ai le parcours de quelqu'un qui, pour son jeune âge, a pris beaucoup de chocs psychologiques, de coups et de baffes. Ça a sans doute construit chez moi une capacité à prendre du recul, à relativiser, c'est une forme d'armure pour me protéger, pour avoir la capacité mentale de distinguer l'essentiel de l'accessoire. Grâce à ça, j'ai pu bien résister. D'ailleurs vous le voyez, je suis assez détendu, serene. Et assez optimiste. Je savais que les débuts seraient difficiles, je n'attendais simplement pas à ce qu'il y ait une telle indignité, une telle hystérie dans les débats parlementaires.

Et à autant de colère chez les citoyens ?

Cela va dans les deux sens. Je reçois des messages qui montrent une grande confiance, un grand espoir, que j'incarne, avec cette nouvelle coalition. Et puis il y a, parfois pour des raisons irrationnelles, une colère, une irritation. Je mesure bien que mon parcours et les choix que j'ai faits ne laissent pas indifférents. Et je mesure bien que j'ai un devoir d'explication, de pédagogie par rapport à ça. Je sais que j'aurai besoin de temps pour pouvoir expliquer, que ce n'est pas en quelques semaines que je pourrai convaincre de la pertinence de la démarche. Mais je me sens en paix avec moi-même, je me sens très serene. J'ai agi en parfaite conscience, en fonction de mes convictions les plus intimes. Quand le PS et le CDH ont choisi de mettre le feu en faisant leur accord, c'était le point de départ d'une grave crise. Comme informateur puis formateur, j'étais le seul qui avait les clés en main pour empêcher ça, je l'ai fait, j'en suis fier. Il n'y avait que deux possibilités. Repartir pour plus de 541 jours de crise avec, à la fin du chemin, le

« Je mesure que j'ai un devoir

d'explication, de pédagogie. Je sais que j'aurai besoin de temps pour convaincre »

PS et la N-VA qui allaient démanteler le pays, et l'addition qui allait être payée par le citoyen. C'était l'option du pire. J'ai donc travaillé sur une autre option : mettre l'institutionnel de côté. J'avais dit, en janvier, dans une interview avec Wouter Beke, dans vos colonnes, qu'il fallait dix ans de paix institutionnelle pour pouvoir travailler sur les enjeux économiques et sociaux. Cette interview était annonciatrice non pas de la coalition, mais du programme de gouvernement. Donc, je suis en ordre avec moi-même. Mais, c'est vrai, j'ai beaucoup réfléchi, je me suis posé beaucoup de questions.

Même par rapport à la N-VA ? Une partie des réactions négatives est sans doute due à la présence au gouvernement de la N-VA ?

Bien sûr. Ce gouvernement n'a pas la légitimité pour faire des réformes institutionnelles : pas de majorité des deux tiers, pas de majorité francophone. C'est ça le paradoxe : ce gouvernement est la meilleure garantie d'une pause institutionnelle.

Vous n'avez pas de doutes, quand sortent les affaires Franken, Jambon ?

Ecoutez, ça, maintenant, ça suffit. Je veux être clair. Un, la collaboration est un crime. Deux, c'est mon prédécesseur qui a

voulu relancer le débat sur l'amnistie. Trois, la N-VA a gouverné avec les socialistes flamands pendant des années en Flandre, ça n'a pas posé de problème au PS. Quatre, la N-VA a négocié pendant des centaines de jours avec les socialistes, en excluant les libéraux, ça n'a pas posé de problème au PS. Cinq, Paul Magnette a écrit un livre sur le nationalisme dans lequel il dit « la N-VA est un parti démocratique avec lequel le PS doit négocier », ça n'a pas posé de problème au PS. On ne peut pas avoir deux discours. Est-ce que la N-VA est un parti démocratique ? Oui, il n'y a pas l'ombre d'un doute. Est-ce que tous les ministres ont été élus sur des listes démocratiques ? Oui, il n'y a pas l'ombre d'un doute. Et pour le reste, je compte beaucoup sur l'avenir.

Sur l'avenir, justement... Votre gouvernement n'a pas été bon dans la communication. C'est une de vos bonnes résolutions pour 2015 : faire mieux ?

Oui ! On a énormément travaillé en deux mois. Dans l'urgence parce qu'il y a des délais qui s'imposaient à nous : le budget, des décisions urgentes en matière énergétique, la loi-programme... J'ai passé plus de temps à travailler qu'à communiquer. J'ai aussi mis un point d'honneur à avoir les contacts internationaux nécessaires pour notre économie. Mais c'est vrai qu'en travaillant beaucoup, j'ai passé trop peu de temps à mon goût pour expliquer, pour vous convaincre, vous et vos collègues...

... et les citoyens

... oui, convaincre les citoyens que ce chemin est le chemin nécessaire. Mais rien n'est mal fait. D'ailleurs, chacun reconnaît que l'expression que j'ai adressée à la population avant les vacances, en néerlandais et en français, porte ses fruits. Je vais donc mettre à profit l'année prochaine pour être plus attentif à bien expliquer les choses, pour être le plus didactique possible. En sachant que la communication n'est pas une science exacte, que l'opposition enfume. La communication, c'est une bataille. Autre point qui me tient à cœur : je veux aller davantage sur le terrain.

C'est-à-dire ?

Aller dans les CPAS, les entreprises, les hôpitaux, les commissariats... Je veux rencontrer un maximum de citoyens personnellement, écouter, expliquer. Ma ligne de conduite est double : dialoguer et réformer. Je pense que le dialogue peut enrichir les réformes. Mais il y a un cap, une orientation ; je ne suis pas un chewing-gum, je n'ai pas l'intention de modifier le cap parce que je pense que celui qui est pris est le seul qui est réellement responsable et utile.

N'est-on pas, très vite, prisonnier des contraintes du Seize, du protocole ?

La fonction offre, si on le veut, et je le veux, la possibilité de faire bouger les choses. Je ne serai pas un Premier ministre pot de fleurs, protocolaire, ce n'est pas mon genre. Je serai un Premier ministre qui agit. Je sais que, quand on agit, on s'expose, on prend le risque d'être critiqué, dénigré, sali, abîmé. Mais mon honneur à moi, c'est de tra-

vailer. Je ne suis pas trop doué pour le sens de l'image ou de la mise en scène, mais je pense que j'ai quelques capacités à travailler, à avoir la vision de la direction qu'on doit prendre, à créer la confiance entre les personnes. Ces derniers mois, elle a grandi.

Vous semblez plus intéressé que votre prédécesseur par les débats européens ?

D'abord cela repose sur la conviction que les solutions, pour la Belgique, sont en partie en Belgique, et en partie au niveau européen. Et je pense qu'il est criminel, pour un Premier ministre belge de ne pas être pleinement mobilisé pour défendre les intérêts économiques et sociaux de la Belgique sur le plan européen. A 70 %, notre PIB dépend des exportations. Mais, en plus, c'est vrai, j'ai une affinité pour les matières internationales. C'est une part de la fonction de Premier ministre dans laquelle je me suis vite senti à l'aise. ■

Propos recueillis par
VÉRONIQUE LAMQUIN

« J'ai le parcours de quelqu'un qui, pour son jeune âge, a pris beaucoup de chocs psychologiques, de coups »

« Je sais que, dans cette fonction, je dois plus montrer qui je suis »

Vous dites que vous ne serez pas un Premier ministre mondain ; malgré tout, la fonction impose ce genre de choses ?

Je ne serai jamais mondain. Mais il ne faut pas confondre les mondanités et la représentation. Représenter, je le fais volontiers. C'est un honneur de représenter la Belgique. Par contre, mondain, au sens people, ça, ce n'est pas trop mon trip. Mais j'accepte que, dans cette fonction, je doive plus montrer qui je suis, et non plus seulement ce que je fais. Mais ça ne m'est pas naturel. Et je n'instrumentaliserai pas ma vie privée, affective ou familiale.

Mais vous sentez une pression de plus en plus forte ?

Oui. (Il hésite.) En fait, je me sens transformé par rapport à il y a quelques mois. Cette responsabilité a une influence sur qui je suis.

En quoi ça vous transforme ?

Ça me transforme dans la mesure où, quand on est président de parti, on veut faire gagner une partie des citoyens que l'on pense représenter. Comme chef de gouvernement, ce qui m'intéresse, c'est de faire gagner le pays, tous les citoyens. Je veux être le Premier ministre de tous, même de ceux qui sont dubitatifs à mon égard ou face à mon projet. Je veux fédérer, je veux être au-dessus de la mêlée. Ce n'est pas une posture pour une interview. C'est quelque chose que j'ai physiquement ressenti comme informateur, puis comme formateur, et maintenant, exposant dix, physiquement et intellectuellement, comme Premier ministre.

Etre Premier ministre, cela implique aussi de participer à des talk-shows à la VRT, où vous parlez politique, mais aussi de vous. Ça vous embête ?

Non, ça, j'ai bien aimé. Ce que j'ai apprécié à la VRT, c'est qu'ils ont des espaces médiatiques où je peux parler de politique mais aussi montrer, de manière pudique, sans en faire des tonnes, qui je suis. Paradoxalement la perception qui est donnée de moi côté néerlandophone est pour l'instant meilleure que côté francophone. Côté francophone, on ne me voit que dans des émissions politiques, je suis perçu comme un politicien un peu caricatural, tombé dans la potion

magique très petit.

Et vous êtes qui alors ?

Je suis quelqu'un de très volontaire, de très exigeant par rapport à moi-même et par rapport

« On imagine que je ne ferais rien sans consulter mon père. Mon caractère et mon tempérament font que j'ai plutôt une réaction inverse »

aux autres ; je suis réservé et plutôt discret. Je pense être vraiment quelqu'un qui n'est pas arrogant du tout. Mais ma discrétion, une forme de timidité naturelle...

Vous êtes timide ?

Je suis paradoxal de ce point de vue là. Je suis plutôt réservé et timide par nature. Mais j'ai la capacité de transcender cette timidité naturelle pour aller au combat. Quand je dois faire un discours, par exemple, j'ai peu le trac. Mais dans ma vie amicale, je ne suis pas le boute-en-train qui danse sur la table. Même si j'ai beaucoup d'humour.

La presse étrangère nous a demandé de vous caractériser. On a dit : « travailleur, avec de l'humour ».

Ah ! je crois que c'est très vrai. La VRT m'a suivi pour l'émission « Koppen ». J'ai eu le sentiment que ce reportage me montrait comme j'étais. Pourtant j'étais réticent, parce que je n'aime pas me dévoiler. Je me suis laissé convaincre de le faire, et j'étais content de l'avoir fait parce que je me voyais tel que j'étais. Alors que, d'habitude, quand je me vois dans les médias, j'ai parfois le sentiment de me voir comme je ne suis pas. Sans doute parce que je n'ai pas encore réussi à amadouer la caméra, les médias. Par exemple,

je pense que j'ai beaucoup d'autodérision, j'ai une grande capacité à rire de moi-même, cela s'est vu dans le reportage. Mais bon, je n'ai que 38 ans, j'ai encore le temps ! (Rires.)

Vous avez encore un peu de temps pour vous ?

Je dois reconnaître que cette année 2014, dans ma vie, est une année marquante. Dès la fin 2013, j'avais considéré 2014 comme une année test, cruciale par rapport à mon engagement politique. Cela faisait trois ans que j'étais président de parti, c'était pour moi la grande élection, mon grand examen ! J'ai donc vécu 2014, depuis le premier jour, en me disant que c'était une année où j'allais devoir travailler énormément : préparer la campagne, faire la campagne, peut-être après négocier un gouvernement. C'est une année où je ne me suis pas beaucoup accordé de choses pour moi-même, sur le plan personnel. Je n'ai pas eu de pause, j'ai été en permanence dans l'étape suivante. Il y a eu la précampagne, la campagne, les résultats électoraux, les missions d'informateur et de formateur, la désignation comme Premier ministre, la mise en place du gouvernement... C'est vrai que j'aspire à souffler quelques jours, en cette fin d'année. S'il n'y a pas d'accident ou de catastrophe, parce que je dois être en veille et je serai en veille. Mais je vais quand même prendre quelques jours pour recharger les batteries. Et puis l'année a été particulière sur le plan privé. On a dit la vérité par rapport à ce que j'ai vécu. J'ai dû suspendre mes activités pendant deux jours. C'est une année très paradoxale pour moi : c'est une année où j'avais, malgré cette intensité de travail, un bonheur privé qui était annoncé pour 2015, qui ne va pas se réaliser. Ce sont des émotions très fortes, très intenses.

Vous aviez discuté avec votre compagne de la perspective de

« Je suis plutôt réservé et timide par nature. Mais j'ai

la capacité de transcender cette timidité pour aller au combat »

devenir Premier ministre et des risques que ça peut avoir pour votre vie privée ?

Oui, j'en ai parlé avec elle pendant l'été. D'abord j'ai cette grande chance d'avoir une compagne qui est très compréhensive et soutient totalement mon engagement. Cet été, j'ai vu qu'elle faisait preuve d'une très grande compréhension par rapport à cette année 2014 qui n'avait pas été facile pour nous en termes de vie personnelle. Quand j'ai compris que le poste de Premier ministre était une possibilité, j'en ai parlé plusieurs fois avec elle. En disant que je souhaitais trouver un équilibre entre l'engagement et la vie privée. Mais en disant aussi la vérité : la fonction de Premier ministre n'est pas une fonction normale, c'est une fonction extraordinaire au sens premier du terme. Cela veut donc

dire qu'il faut trouver un mode de vie où on a quelques espaces pour recharger les batteries, pour avoir une vie personnelle qui est importante pour l'équilibre personnel. On avait parlé de tout ça.

Et elle avait compris ?

Oui. Mais on n'a pas une relation où j'avais besoin d'une acceptation. On a une relation qui est fondée sur un respect très spontané des choix professionnels de l'un et de l'autre. C'est un confort d'avoir cette relation-là sur le plan personnel.

Et avec votre papa, vous en avez parlé ?

(Il hésite.) Non. En fait, il y a quelque chose qui est paradoxal. Par principe, vu le parcours de mon père, professionnel – vice-Premier, commissaire européen, président de parti – et personnel (une famille très, très modeste, il a travaillé jeune pour payer ses études...), je sais que ça fait des années qu'on imagine parfois que je ne ferais rien sans que mon père me glisse dans l'oreille ce que je dois faire. Mon caractère et mon tempérament font que j'ai plutôt une réaction inverse. J'ai, au contraire, plutôt envie qu'il ne me donne pas de conseils pour assumer moi-

même mes choix et mes décisions. Cela n'enlève rien à l'estime et l'admiration que j'ai pour son parcours. Mais donc, contrairement à l'image qui est parfois véhiculée et qui parfois me fait de la peine et me touche, j'assume mes choix et j'assume mes responsabilités. J'y mets un point d'honneur. C'est l'éducation qu'il m'a donnée : on est un homme libre, on assume ses choix en conscience. Ça ne m'empêche pas d'écouter et de consulter. Ça, c'est ma manière de faire, j'entends beaucoup d'avis,

peut-être pas tellement ceux de mon père, et puis je tranche. Par contre, pour cette fonction de Premier ministre, j'ai tranché seul, je n'ai pas vraiment demandé beaucoup d'avis. C'est assez curieux parce que, dans d'autres situations, je suis plutôt du genre à beaucoup consulter : je l'ai fait sur la coalition, et sur le fait de savoir si le MR devait prendre le poste de Premier ministre. ■

**Propos recueillis par
V.La.**

LES QUATRE MOMENTS CLÉS DE SON ANNÉE 2014

« Heureux, le soir de l'élection »

« J'ai plusieurs photos qui restent dans ma tête, pour cette année 2014. D'abord le soir de la victoire électorale. C'est alors pour moi un sentiment de délivrance, un moment de bonheur, de grand plaisir. Encore une fois, c'est une image qu'on n'a pas beaucoup de moi mais, en fait, j'aime bien cette chaleur physique avec les militants. J'aime bien rester, à la fin des meetings, à boire un verre avec les militants. Ce n'est pas l'image que je donne. Mais ce contact avec les militants, j'aime ça, ça me donne de l'énergie. »

« Écœuré par le coup de fil de Paul Magnette, choqué »

« La deuxième photo qui s'imprime dans ma tête, c'est l'appel téléphonique de Paul Magnette, quand il m'annonce qu'il démarre à gauche toute en Wallonie et à Bruxelles. A ce moment-là, je comprends très bien ce qui va se passer, dans les

mois et peut-être les années qui viennent. Et je suis (hésite), je suis écœuré. Je suis écœuré par une décision que je trouve d'un cynisme immonde. Je le ressens comme ça. Ce n'est pas de la rancœur ni du ressentiment. Mais je trouve que c'est du cynisme par rapport au travail qui a été fait. Je me rends compte qu'il y a une vile démarche d'occupation du pouvoir. Ça me choque. »

« Fier d'avoir réussi une mission impossible »

« Troisième moment que je retiens à l'esprit : ma désignation comme informateur. A ce moment-là, tout le monde se moque de moi. On dit que c'est mission impossible. Tout le monde se dit : on a trouvé le couillon qui va le faire, il va se casser la figure et puis mon prédécesseur, comme un seigneur, apparaîtra, marchera sur l'eau et démantèlera le pays, et la foule applaudira. J'ai empêché ça et j'en suis extrêmement fier. Et j'ai donné cinq ans de pause institutionnelle pour faire les réformes

économiques et sociales dont le pays a besoin. »

« Content de partager ma décision avec mes proches collaborateurs »

« Bien sûr, la dernière image, très forte, c'est le moment où je décide de faire le pas, de prendre la fonction de Premier ministre. C'est le moment où je réunis quelques collaborateurs pour un lunch. Et là je leur dis : on va le faire, ou je vais le faire, je ne sais plus. » La scène se passe « dans un petit restaurant italien près du parti ». « On n'était pas nombreux. Il y avait Frédéric Cauderlier, Valentine Delwart, Gerald Duffy. » Soit les plus proches, de longue date, du Premier ministre. Frédéric Cauderlier dirigeait la communication avenue de la Toison d'Or, il l'a suivi au Seize. Gérald Duffy est désormais secrétaire du Conseil des ministres. Valentine Delwart, elle, est restée au parti, dont elle est Secrétaire générale.

AMBIANCE

L'heure des bonnes résolutions

Charles Michel n'a pas toujours été serein, depuis le début de son mandat. Il lui est arrivé de ne pas comprendre la critique, de la trouver injuste, de se sentir victime de dénigrement. A la veille des vacances, quand il nous reçoit, il n'est plus question de ça. Au contraire, dans son salon du Lambermont un peu hors du temps, le Premier ministre semble tout à la fois détendu et lucide. Reconnaissant que la communication n'a pas été parfaite, loin de là. Concédant qu'il doit travailler son image. Entrouvrant même, sans excès, la porte de sa vie en dehors du Seize. De bonnes résolutions, mais assumées avec sincérité. Le signe, aussi, d'une capacité à se remettre en question.

V.L.A.